

## Parcours initiatique

*Tout ce que tu possèdes*, Canada [Québec], 2012, 1 h 31

Luc Chaput

---

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2012). Compte rendu de [Parcours initiatique / *Tout ce que tu possèdes*, Canada [Québec], 2012, 1 h 31]. *Séquences*, (281), 59–59.

## Tout ce que tu possèdes

### Parcours initiatique

*Sur fond blanc, un homme, tête baissée, est perdu dans ses pensées. Il est à l'intérieur d'un huit fait de rails de chemin de fer. Sur cette affiche, le titre du film est superposé à cette personne mais le « o » du **Tout** est barré comme pour signifier un ensemble vide dans cette œuvre sur la transmission et le dépouillement.*

LUC CHAPUT

Pierre Leduc, trentenaire, est enseignant à l'université Laval en littérature romane. Il quitte sur un coup de tête son emploi, donnant à Anne, son amie et consœur, une diatribe comme explication sur l'état d'esprit de ses collègues et le manque de culture générale de ses étudiants. La scène est tournée dans un parking où les deux sont seuls. La mise en scène d'Émond privilégie ici le plus souvent dans les scènes extérieures les plans de Pierre seul ou avec un ou une autre pour signaler cet isolement. Pierre est enveloppé dans ses pensées, y est même emmuré, porté par sa traduction des poèmes de l'écrivain franco-polonais Edward Stachura auquel sa vie ressemble sur plusieurs plans. Ayant besoin d'argent et voulant se dépouiller de choses inutiles, Pierre vend sa bibliothèque et l'on découvre qu'il était un professeur apprécié. Le retour de son père (homme riche et gravement malade qui veut en faire son légataire universel) dans sa vie ouvre à un retour au milieu familial dans lequel Pierre a grandi et sur les effets dévastateurs que la dureté de son père a eus sur lui et sa mère. On est d'ailleurs étonné que Pierre soit aussi froid face à sa mère lors de sa visite dans sa cage douillette. Peut-être voit-il dans la maladie mentale de sa mère, elle-même emprisonnée dans un monde connu seulement par elle, un reflet déformé des angoisses existentielles du fils, que son travail patient sur Stachura conforte. Dans un accès de folie, le poète polonais s'est d'ailleurs placé devant un train en marche et a été gravement blessé. Pierre refait ce geste à la fois en Pologne dans le cadre d'une enquête et la nuit dans une gare de triage à Québec alors poussé par une pulsion délétère. Les déambulations de Pierre dans les rues ensoleillées de Québec, magnifiées par la précise cinématographie de Sara Mishara, l'amènent aussi à croiser fortuitement du regard une femme et sa fille. Ainsi, cet enfant, qu'il n'a ni désiré ni voulu il y a une quinzaine d'années, existe et se prénomme Adèle. Gilles Renaud, dans le rôle de Christian, le père, emploie avec doigté sa masse corporelle, cachant une fêlure lors de la visite à la ferme sur la rive sud en aval de Québec. Ce court séjour a une allure de pèlerinage laïc et est l'occasion de comprendre les assises de cette âpreté paternelle nourrie par l'avarice ancestrale de certains.

Le lent apprivoisement mutuel entre Adèle et Pierre répond au rapprochement beaucoup plus ténu entre ce dernier et son paternel. La découverte de ses liens familiaux trouve dans un écho dans le journal de Stachura<sup>1</sup>. Les deux parcours — de Stachura, auteur d'une très belle *Lettre à ceux qui restent*, et de son traducteur québécois — divergeront ici. Après sa trilogie sur les vertus théologiques (*La Neuvaine, Contre toute espérance* et *La Donation*), Bernard Émond semble avoir été inspiré par les *Béatitudes* au nombre d'ailleurs de huit, Pierre

par son dépouillement donnant une place à l'amour familial et à la transmission. Patrick Drolet, dans le rôle de prime abord ingrat de Pierre, apporte encore une fois après *La Neuvaine* son talent multiforme à l'œuvre de ce réalisateur. La jeune Willia Ferland-Tanguay et les autres interprètes lui apportent une collaboration bien sentie. On peut pourtant regretter que cette œuvre sur un professeur de littérature soit un peu trop écrite. Certaines phrases y sont superflues face aux images prenantes dans ce film qui contredit à certains niveaux sa chanson thème, *Il n'y a pas d'amour heureux*, interprétée en polonais par Stachura. 9



Une place à l'amour familial et à la transmission

Après sa trilogie sur les vertus théologiques (*La Neuvaine, Contre toute espérance* et *La Donation*), Bernard Émond semble avoir été inspiré par les *Béatitudes* au nombre d'ailleurs de huit...

<sup>1</sup> « Maman. Chère vieille dame adorable. Ma petite maman chérie. Je n'ai jamais écrit ces mots dans aucun de mes livres. », cité dans « L'homme-qui-n'est-personne: Edward Stachura » de Michel Quevillon (*Nuit blanche*), n° 61, 1995, p. 74-76. <http://id.erudit.org/iderudit/19718ac>

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée** : 1 h 31 — **Réal.** : Bernard Émond — **Scén.** : Bernard Émond — **Images** : Sara Mishara — **Mont.** : Louise Côté — **Dir. art.** : Gaudeline Sauriol — **Cost.** : Sophie Lefebvre — **Mus.** : Robert M. Lepage — **Int.** : Patrick Drolet (Pierre Leduc), Gilles Renaud (Christian Leduc), Willia Ferland-Tanguay (Adèle Genest), Isabelle Vincent (Anne Thibault), Jack Robitaille (maître Dutil), Sara Simard (Nicole Genest), Geneviève St Louis (l'étudiante) — **Prod.** : Bernadette Payeur — **Dist./Contact** : Séville.